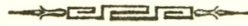


JEANNE



ÉPISODE DE LA GUERRE DE 1870



Un vent souffle, glacé, par raffales, les bois
Font entendre aux échos leur formidable voix ;
Dans les vals, sur les monts que la tempête assiège,
En épais tourbillons tombe, tombe la neige.
La nuit vient, mais le sol, d'un blanc manteau couvert,
Comme pour abréger la longue nuit d'hiver,
Semble éclairer la nue opaque et consternée.

C'est une rude nuit de la terrible année
Et nous sommes au seuil d'un village Lorrain.
Pendant que l'angelus tinte, dans le lointain
On entend le canon gronder par intervalles ;
Plus près, les coups de feu, le sifflement des balles
Qui, d'instant en instant, semblent se rapprocher.
Dans une maisonnette, à l'ombre du clocher,
Doux nid qui dans les fleurs au doux printemps s'éveille

Est, à genoux, tremblante, une femme qui veille
Et pleure auprès du lit d'un enfant endormi,
Un fils de quatorze ans. — Le cœur mal affermi,
Elle écoute, elle attend, anxieuse, et tressaille
A tout bruit messager de la grande bataille
Qui vient d'être livrée et se prolonge encor....
Ce n'est pas seulement son fils, son doux trésor,
Qui, dans ce moment grève, occupe sa pensée :
Son père est mort hier, la tête fracassée
Par un éclat d'obus ; aujourd'hui c'est l'époux,
— Franc-tireur qui, sous bois, fait la guerre à ces loups,
Les féroces Germains se ruant sur la France
Pour égorger, piller un peuple sans défense. --
Son mari l'inquiète... Hélas ! quel est son sort
En ce moment?... Est-il blessé?... S'il était mort !...
Seule, elle l'eut suivi sur le sanglant théâtre.

Dans le fond de la chambre, on voit auprès de l'âtre
Dont la flamme pétille, avec ses doigts tremblants
Et son regard muet, l'aïeule aux cheveux blancs
Qui se chauffe et sommeille en son fauteuil assise
Aux lueurs d'une lampe à la flamme indécise.
Morne statue, elle est insensible à tout bruit.
Par moments, à travers les blancheurs de la nuit,
Par la vitre, au contact du givre refroidie,
On aperçoit au loin des lueurs d'incendie,
Tandis que dans la rue, et plus distinctement,
On entend des fusils le sourd crépitement.

Jeanne — ce nom toujours fut un nom d'héroïne —
Se relève, et, croisant les mains sur sa poitrine,
L'œil au ciel pour prier un dieu juste et clément
Et refouler loin d'elle un noir pressentiment :

— « Il faut s'attendre à tout, ô mon enfant » — dit-elle.
Or, dans cette attitude elle était vraiment belle
Avec son noble front, ses traits mâles et fiers
Et ses deux grands yeux bleus qui lançaient des éclairs.
Elle n'était pourtant rien qu'une paysanne
De trente ans, mais avec un profit de Diane
Sur la frise d'un temple en Grèce dérobé,
Et que le désespoir changeait en Niobé.
Elle poursuit soudain, d'un air farouche et sombre :
— « Nous serions tout à l'heure écrasés sous le nombre
« Et ces lâches brigands te tueraient, ô mon fils !
« Ils sont là... laisse-moi te sauver à tout prix.
« Pour nous défendre ici ton bras n'est point de taille.
« Viens ! je vais te cacher dans la meule de paille
« Et tu m'attendras là. » — Tandis qu'elle parlait,
Comme au temps où son sein l'abreuvait de son lait
Elle enlacrît son cou dans une étreinte amère
Et le couvrait d'ardents baisers... — « Que veux-tu mère ? » —
Murimura le jeune homme en se frottant les yeux, —
« Je rêvais à la fois de la terre et des cieux.
« Au ciel, c'est avec toi que j'étais ; sur la terre,
« J'accompagnais mon père en cette affreuse guerre...
« Où donc est-il mon père ?... Il n'est pas revenu ?...
« Va, laisse moi partir !... le pays m'est connu ;
« Je veux aller le joindre....

— « Y penses-tu, mon ange ?... »

— « Ils ont tué le tien, il faut que je le venge.
« Qu'on me donne un fusil !... Quand mon père se bat,
« La place à ses côtés m'appartient au combat.
« Je suis un homme enfin ! chasse tes craintes vaines. »
— « Bien, mon fils !... c'est mon sang qui coule dans tes veines. »

— « Et puis, à la patrie, à la France en danger,
« Mère, comme vous tous ne dois-je pas songer?... »
Elle pâlit. — « Tais-toi », dit-elle avec tristesse. —
Elle venait d'entendre un long cri de détresse,
Un bruit d'armes, les pas pressés d'un groupe humain.
— « Pour faire ton devoir attends jusqu'à demain.
« Mais, en attendant mieux, il faut que je te sauve! » —
Et tirant brusquement l'enfant de son alcôve,

Elle l'enveloppa dans un épais rideau
Et, légère, s'enfuit avec son doux fardeau,
Comme on fait d'un poupon, dans ses langes, malade.
Bientôt elle revint seule. — Une fusillade
Retentit sous l'auvent... La porte s'ébranla,
S'ouvrit et, foudroyé, l'époux vint tomber là,
A ses pieds.

— « Ah ! je meurs, dit-il, plus d'espérance !
« Prends soin de notre fils, Jeanne... Vive la France ! »
— Il expire à ce cri. Jeanne, d'un bras puissant,
Le soulève et l'embrasse... Elle étenche son sang,
Le couche dans un lit. Et quand elle est bien sûre
Qu'au cœur de son héros mortelle est la blessure,
Farouche, elle se dresse en étendant les bras :
— « Je jure !... » — Mais soudain elle voit dix soldats
Qui d'un cercle de fer l'entourent. Se défendre?...
Folie !... — Elle n'a pu les voir ni les entendre.
— « Allons, ma belle, il faut rengâiner vos serments, »
— Dit en mauvais français l'un de ces allemands
Qui paraissait le chef de la petite troupe.
— « Et d'abord, vous allez nous préparer la soupe,
« Nous servir de la viande et votre meilleur via,
« Car nous avons grand'soif, et nous avons grand'faim. »

— La crosse des fusils résonnait sur la dalle ;
Tous criaient et juraient. — Elle, muette, pâle,
Pétrifiée auprès du corps de son mari,
Est sans regard. Les pleurs dans ses yeux ont tari,
Et la stupeur en marbre a changé son visage.
— « Eh ! — dit le rustre — Allons, ne fais pas la sauvage. »
— Et lui prenant la taille, il l'embrassait au front —
« Fais-nous boire et manger ! »

— Bondissant sous l'affront,
Comme au contact aigu d'une noire vipère,
Jeanne se réfugie aux pieds de sa grand'mère,
Et se jette à son cou qu'elle tient embrassé...
Mais ne retrouve plus qu'un cadavre glacé.
Sur son fauteuil sanglant, convulsée, étendue,
L'aïeule atteinte au sein d'une balle perdue,
Est morte sans pousser un soupir, sans un cri.
Ah ! sous ce dernier coup son cœur s'est attendri.
— « Vous aussi vous partez et m'allez laisser seule »,
Dit-elle — Et, contemplant quelques instants l'aïeule,
Calme, elle se leva. — Mais un rapide éclair
Semblait illuminer son œil limpide et clair,
— Ciel serein qui cachait une sombre tempête. —
— « Ayez pitié de moi, dit-elle, je suis prête,
« Messieurs, à vous servir. Je me rends à vos vœux.
« Que voulez-vous de moi?... »
— « Diantre ! c'est fort heureux.
« Fais-nous boire et manger. »
— « Du pain ? voilà la hûche,
« C'est tout ce qui nous reste. »
— Et, saisissant la cruche,
« Quant à du vin, je vais en puiser au cellier. »
Elle prend une lampe et descend l'escalier.

Quand elle remonta son front était livide.

— « Buvez!... En attendant que la cruche se vide.... »

— « Tu sors?... »

— « Dans le bûcher je cours chercher du bois, »

— « Bien! mais auparavant, donne l'exemple, bois!

— Dit le chef. — C'est prudent; et puis, fais ta besogne. »

Et le soudard tendait son verre de Bourgogne.

Elle le but d'un trait et sortit.

— « La beauté

« N'est plus aussi farouche... Allons, à sa santé!

« Oui, mes amis, buvons à la belle fermière! »

— « Buvons au vin du crû bien meilleur que la bière. »

— Crièrent-ils en chœur. — « Il nous était bien dû

« Ce repas! » — Avisant un jambon suspendu,

Des saucisses, du lard, sur la nappe rougie,

Ces mets firent les frais d'une joyeuse orgie.

— « Mais où donc est l'hôtesse et son minois divin ?

« Nous avons toujours soif... Il nous faut d'autre vin

« Pour boire à Fritz, à Moltke, à Bismarck, à Guillaume,

« Et pour porter un toast à notre beau royaume!

« Tiens si nous descendions à la cave?... »

A l'instant

Boum!... Le sol sous leurs pieds s'ouvre comme un volcan,

Tout saute ou s'engloutit dans la flamme et la foudre.

— Jeanne s'était vengée. — En un baril de poudre

Elle avait introduit une mèche de feu

Et puis s'était sauvée à la grâce de Dieu.

II

Trois mois avaient passé sur ce lugubre drame.
Thiers, que le saint amour de la patrie enflamme,
Courageux pèlerin, a, dans toutes les cours,
En vain pour son pays mendié des secours ;
Le mot de Jules Favre, aujourd'hui dans l'Histoire,
N'a pu rendre sacrés remparts ni territoire ;
Incarnant la patrie, un homme, Gambetta,
Frappant du pied le sol, vainement enfanta
Avec des légions à la hâte formées,
Sans fusils, sans canons, d'héroïques armées.
Malgré Coulmiers, Dijon, Bapaume, Châteaudun !
Faits d'armes glorieux, où, luttant vingt contre un,
L'ennemi fut vaincu ; malgré l'élan superbe
De Chanzy, des Denfert, Garibaldi, Faidherbe
Qui livraient chaque jour des combats de géants.
Malgré Paris et ses cent mille combattants
Que dompteront bientôt la famine et la neige,
Paris que la grandeur épique de son siège
Rend merveilleux ; tout croule avec l'invasion
Formidable d'un peuple, et sous la trahison
D'un soldat, d'un Français que l'histoire sereine
A jamais flétrira comme un lâche : Bazaine.
Grâce à lui les Prussiens nous cernent, triomphants.
Oui, tout croule et s'effondre. Et nous, nous tes enfants
Osâmes t'accuser, ô mère, ô chère France,
D'avoir toujours lutté, même sans espérance.
Mais, du moins, tu sauvas ton honneur, pur flambeau,
En tombant mutilée aux plis de ton drapeau.

Le jour baissait ; c'était le soir d'une défaite.
Nos soldats décimés et battant en retraite,
Hâves, le sac au dos, d'un pas irrégulier
Défilent vers la Suisse au sol hospitalier.
Leur front, par le souci poignant de la déroute
Est assombri. Plusieurs s'affaissent sur la route
Par la faim, la fatigue et la marche brisés ;
D'autres, les plus nombreux, malades ou blessés,
Heureux lorsqu'un fourgon les recueille au passage.
En longeant un ravin, dans un site sauvage
Où la neige parfois monte jusqu'aux genoux,
Au moment où chacun répétait : Hâtons-nous !
Soudain l'un de ces chars qui de blessés regorge,
S'arrête. Le docteur, dans une étroite gorge
Sous l'abri d'un rocher, vient de voir en passant,
Deux cavaliers que baigne une mare de sang.
— « Peut-être il ne sont pas morts » dit-il, et s'élançe
Emportant avec lui sa trousse d'ambulance.

Engourdis par le froid, sur les cailloux glacés,
Sans souffle, étroitement l'un à l'autre enlacés,
Il les trouve étendus. Ce sont deux militaires
Imberbes ; à les voir on les prendrait pour frères.
Immobiles, roidis, dorment-ils tous les deux
De leur dernier sommeil?... Un cheval auprès d'eux
Flaire de ses naseaux le front, la main, la guêtre
Comme pour réchauffer et ranimer son maître !
Mais son maître est bien mort. — Déjà le médecin
A déchiré l'habit et découvert le sein
Pour sonder la blessure :

Il voit un sein de femme,
O ciel ! et les poumons transpercés d'une lame.
Une femme à l'habit brodé de galons d'or.

Le plus jeune, il est froid, mais son cœur bat encor...
Bientôt son œil frémit et sa poitrine râle.
On voit son cou sanglant troué par une balle
Et le sillon vermeil d'un coup de sabre au front.
Il a quinze ans à peine : un enfant frêle et blond.
Des sels, des cordiaux l'éveillent;.. sa paupière,
Sous un voile de sang s'entrouve à la lumière.
Mais de son camarade étreignant le dolman,
Il sanglotte, et sa lèvre a murmuré : « maman ! »
C'est sa mère, en effet. Du corps froid de la morte
L'infirmier, non sans peine, et l'arrache et l'emporte.
Et le triste convoi sans de nouveaux dangers,
Arrivait à la nuit sous des cieux étrangers.

L'enfant est maintenant un homme. Et l'on devine
Sans peine, qu'elle était notre jeune Héroïne.
Dans son noir désespoir ou sa mâle raison,
Quand Jeanne eut fait sauter les murs de sa maison
En ensevelissant sous les fumants décombres
Ses mortel. ennemis, à la faveur des ombres,
Elle s'enfuit d'un trait avec un vieux cheval
Portant son fils en croupe et traversa le val.
Sous le toit d'un ami, là, s'étant épanchée,
Pendant près de huit jours elle resta cachée
Afin de faire croire à tous qu'elle a péri
Dans les flammes, avec son fils et son mari.

Puis, ne résistant plus au feu qui la consume,
D'un homme elle revêt l'allure et le costume.
Et la mère et l'enfant courent d'un pas hardi
Vers le camp de Bordone et de Garibaldi.
Parmi les cavaliers tous deux on les enrôle.
Fière de son succès, plus fière de son rôle,

Elle n'eut plus, dès lors, ni trêve ni repos
Et dans tous les combats se battit en héros,
Jusqu'au jour où, devant Dijon, sous la mitraille,
L'homme de Caprera, sur le champ de bataille
En proclamant son nom dans un ordre du jour
La nomma lieutenant. — Depuis, avec amour,
Elle avait, dans ce grade, et plus tard capitaine,
Poursuivi ses projets de vengeance, de haine
Et de patriotisme, ayant à son côté,
Toujours son cher enfant sous son aile abrité
Que dans le régiment elle nommait son frère.
Or, dans cette dernière et malheureuse affaire,
C'est pour sauver ce fils, c'est pour le secourir,
Qu'imprudente aux dangers, elle voulut mourir.
Sous le feu des canons qui balayaient au large
Elle allait en avant dirigeant une charge,
Lorsqu'elle l'aperçut qui, blessé, chancelant,
Tombait, désarçonné, sous le fer d'un hulan.
Elle accourt, le dégage... Elle même entourée
Par un flot d'ennemis, succombe massacrée.
Et la mère et le fils, non sans de longs efforts
Après être restés longtemps parmi les morts
Avaient pu se traîner et suivre la retraite,
Le fils à pied, malgré sa blessure à la tête,
Soutenant à cheval sa mère d'une main...
Mais la mort les avait arrêtés en chemin.

